

# Et si l'Enseignement sevenait sauvage?



**Par Antony Weston**

Traduit par Raphaële Crano Thompson

**N**ous vivons une période de transition. La plupart de nos grandes institutions ne sont plus viables dans leur forme actuelle. Les lecteurs de cette revue, j'en suis certain, savent déjà ce que j'entends par là. L'école fait partie de ces institutions. Elle en est peut être même l'archétype. Notre problème en tant qu'enseignants, est que nous travaillons dans l'école de *l'ici et maintenant* et non dans un futur idéalisé. Nous voulons, et c'est une nécessité, ouvrir nos enfants au vaste monde sauvage qui nous entoure et qui rend notre vie sur Terre possible, et nous avons choisi (tenté) de le faire par le biais de l'école, cette institution qui par sa conception même, nous coupe de la vie expérimentale, de nos rythmes

naturels, des êtres naturels ainsi que du flot de connaissances et d'inspiration autres qu'humaines. Déplorer l'ampleur de la tâche, ne nous mènerait à rien. Ce dont nous avons besoin ce sont des stratégies à mettre en place pour parvenir à notre objectif. Je voudrais en suggérer quelques unes. Notez cependant que cela nécessitera peut-être des méthodes singulières, qui ne sont pas encore totalement « homologuées ». Mais de la même façon, ces méthodes singulières et débridées, peuvent aussi être fortement revigorantes pédagogiquement parlant. Peut être aussi, et c'est l'ironie, que le caractère problématique de l'école d'aujourd'hui et le repli sur soi qu'elle présente, pourrait, croyez le où non, dans le cas présent, nous être utile.

Dans un premier temps, sachons que où que nous soyons, nous y sommes réellement, physiquement. Même lorsque les astronautes quittent notre Terre, ils prennent non seulement de l'air, de l'eau et du feu, mais aussi essentiellement et nécessairement, eux-mêmes et les autres. Le premier défi sera alors, aussi bizarre que cela puisse paraître, de prendre conscience que nous sommes nous-mêmes présents, irrémédiablement, aussi bien en tant que corps physique qu'esprit pensant, ou plutôt comme diraient mes collègues de l'Est, en tant que « corps/esprit », ne faisant qu'un. Dans nos salles de classe, on attend de nous de n'être qu'« esprit ». Les corps s'effacent, devenant de simples décors, présentant quelquefois même, une

nuisance, et lorsque par hasard, on prend conscience de ce corps, ce n'est que par distraction ou par gêne. Par comparaison, ramener notre corps

dans le paysage crée un subtil mélange d'embarras et d'inconfort, qui ici, va servir notre cause.

Pour commencer, je demande à la classe ou à mon public de former des petits groupes de trois ou quatre personnes. Ensuite, aussitôt que les chaises ont été déplacées et que les personnes se sont installées avec leur groupe, je leur demande de se rassembler (chacune avec son groupe) en n'occupant que la moitié de l'espace qu'elles s'étaient attribué dans un premier temps, les obligeant à se rapprocher les unes des autres, pratiquement les unes sur les autres, occupant l'espace vital de l'autre, pour



qu'au minimum elles prennent conscience des autres en tant qu'êtres vivants et en tant que corps incarnés.

Enfin, je demande à chaque personne d'observer attentivement leurs propres mains, pour y regarder les pores, les

cellules, la peau elle-même en tant que vaste et souple étendue tissulaire ; les cicatrices, stigmates du passé ; la mécanique de la main et de son fameux pouce préhensible ; la peau entre les doigts qui nous rappelle notre lignée avec les canards, et nos poils qui nous rappellent quant à eux notre parenté avec les primates. De peur que

quelqu'un ne passe à côté de ce dernier message, je projette derrière moi, des photos de mains humaines et de primates ou encore des pattes de lézard.

Enfin, je demande aux étudiants de

regarder les mains d'une autre personne de la même façon, toujours en prenant son temps. Les différences d'une main à l'autre sont assez frappantes, ce

qui est une façon de prendre conscience de nos propres mains, si familières, que nous les considérons comme allant de soi : la singularité de leur forme, de leur taille, l'orientation des différents doigts, ou la complexité des lignes de notre paume qui rendent nos mains si uniques.

Je trouve que la moindre petite initiative de ce type change l'atmosphère de la pièce.

Lorsque que nous reconnaissons et que nous accueillons notre part d'animalité, nous devenons plus détendus aussi bien intellectuellement que physiquement. Et une autre chose remarquable se produit, les gens pendant l'exercice se tiennent les mains. Les classes composées de plus

---

*Lorsque que nous reconnaissons et que nous accueillons notre part d'animalité, nous devenons plus détendus aussi bien intellectuellement que physiquement.*

---

jeunes peuvent être amenées à ricaner, mais rarement pour longtemps. Quant aux élèves de secondaire ou les publics adultes, je demande parfois s'il y a des personnes, qui bien qu'elles se connaissent depuis des années ne se sont jamais touchées, du moins de cette façon délibérée et tout simplement consciente. C'est une toute nouvelle dimension.

Dans tous les cas, qu'ils soient jeunes où moins jeunes, tous les publics prennent conscience une fois assis, les mains jointes, des sensations fondamentales de l'animal : d'abord, de la chaleur, celle d'un autre être vivant, d'un autre animal, et de la pulsation cardiaque. Prendre conscience de cette pulsation conduit à des réflexions sur l'animalité et sur ces rythmes, et l'on sait ce qu'il y a de fondamental

dans ce battement de coeur quand il s'agit de ressentir la « musique » de notre propre corps. Les moines pratiquant le chant grégorien et les premières

polyphonies gardaient le rythme du chant en se donnant la main. Pas de chef d'orchestre. Avec cette méthode, il semblaient parvenir à synchroniser leurs battements cardiaques les uns avec les autres et ils pouvaient maintenir avec précision le rythme de la musique. Cela peut également expliquer pourquoi cette musique est chantée au tempo de la pulsation cardiaque, aux environs d'un battement par seconde. Pensez aux rythmes des tambours des danses indiennes d'Amérique du nord : là aussi il s'agit de pulsations, de la pulsation cardiaque des danseurs.

Beaucoup d'élèves de secondaire pendant toutes ces années m'ont dit combien « le truc des mains » (c'est une phrase d'un élève) a compté pour eux, comme observer ses propres mains et celles de ses camarades, chercher les similarités avec les mains non humaines ainsi que tenir les mains des autres d'une façon différente de

celle que leur impose notre culture à leur âge.

D'ailleurs, je pense que c'est un tabou de se toucher dans notre culture, en partie parce que nous sommes réticents à reconnaître notre propre animalité (et/ou parce que nous avons une vue réductrice de l'animalité qui s'orienterait autour de la sexualité, et qui la réduirait à cela). C'est assurément quelque chose que l'on doit changer !



---

*Tenir un caillou ou une fleur, est comme tenir la main du monde...Grâce à nos sens, nous sommes toujours en osmose avec le vaste monde.*

---

Un extraterrestre anthropologue, en visite sur terre, serait sûrement surpris par la façon dont nous enseignons à nos jeunes leur relation

au monde dans des pièces closes construites avec une telle ardeur, avec souvent seulement eux-mêmes pour tout décor, et en gardant parfois les stores et les fenêtres fermés. A condition d'avoir la chance d'avoir des fenêtres. Cependant, comme il en est ainsi et que l'on ne peut rien y changer, faites en un défi : au lieu de laisser de côté la nature et de faire comme si elle allait de soi, utilisez-la comme sujet d'étude. Ouvrez les fenêtres, celle de votre esprit.

Faites en un petit exercice quotidien. Faites le remarquer chaque fois que vous entrez dans la pièce, ainsi vous permettrez à vos élèves d'en faire de même dans les autres

salles de classe. Enseigner à l'extérieur est inévitablement la prochaine étape. Bien sûr, sortir des salles de classe demande des aménagements adéquats. Comme chaque enseignant le sait bien, rien que le fait de s'asseoir dans l'herbe avec ses élèves donne des classes entropiques. L'espace n'a pas de point focal naturel, les amis et autres élèves se promènent aux alentours et les classes ont tendance à glisser vers la distraction et la passivité. Cependant ces problèmes sont remédiables, ce dont nous avons vraiment besoin, sont des espaces aménagés et dédiés à l'enseignement. Après s'être démenés pendant des années, mes étudiants ont réussi à faire accepter à nos administrateurs d'université, la construction d'un amphithéâtre spécialement conçu pour l'enseignement. Il a été construit en pente, en partie sous le niveau du sol, bien protégé des passants, et les sièges sont disposés en demi-cercle de façon à diriger l'attention des élèves leur évitant ainsi d'être distraits. Comme les salles de classes, ces espaces à l'extérieur ont une forme et peuvent aussi bien être consacrés à l'enseignement qu'à toute autre chose.

De retour en classe, idéalement dans une salle de classe aérée et lumineuse, je suggère le besoin de nous entourer de plus de choses ayant rapport avec la nature. J'ai pris l'habitude de ramasser des petits cailloux ou d'autres petites choses (des brindilles prêtes à éclore pouvant présenter un intérêt, des plumes, parfois même le crâne d'un oiseau ou d'un petit mammifère qui s'est trouvé sur ma route), tous proviennent de la montagne, des bois et des bords de mer que je parcours, le contraste avec tous les objets manufacturés qui m'entourent réveille toujours en moi un souvenir utile. Mes stylos et claviers portent ces marques des

objets fabriqués, ils sont simples, de forme géométrique régulière, ils ont une histoire que je connais et avec laquelle je vis. Mes petits cailloux, mes crânes de corbeaux et mes fossiles tribolites quant à eux, parlent d'autres choses. Les cailloux parlent de bouleversements tectoniques et de volcanisme, de l'éon de l'eau, de la glace et du feu. Leurs formes n'ont pas été créées par l'humain ; leur histoire se mesure sur des millions d'années et ils ne sont pas issus de cycles de productions industrielles ou manufacturières.

Ainsi j'emène mes cailloux et autres objets dans mes classes. Parfois, j'en offre un à chacun de mes étudiants. J'en apporte une grande variété et je laisse les élèves choisir ceux qu'ils préfèrent. Puis je les invite à réfléchir, parfois même à chercher, l'histoire de ce caillou ou de ce coquillage. De quoi est-il fait ? Quand et comment s'est-il formé ? Même le plus petit des objets a un lien avec une histoire beaucoup plus grande, c'est un souvenir visible, toujours présent, presque d'ordre du rituel qui nous rappelle que la terre est plus grande que les hommes et que nous vivons au carrefour d'histoires toutes plus différentes les unes que les autres. Je possède un petit météorite que j'amène parfois avec moi. Il représente à mes yeux l'étape suivante de ce « penser par les cailloux » sachant qu'il est à la base même de l'histoire des roches qui constituent notre Terre. Depuis que notre planète est vivante géologiquement, presque toutes les roches terrestres sont plus jeunes que la

terre elle-même qui a environ 4.5 milliard d'années ; elles ont été fondues, écrasées et refondues sans cesse. A la différence, les météorites sont atemporels. Certains viennent de Mars, d'autres de la lune, des astres non actifs géologiquement parlant, mais qui l'ont été : ainsi on peut dire que



leurs roches sont grosso modo contemporaines avec les plus anciennes des roches se trouvant sur Terre. Nombre d'entre eux cependant, proviennent d'astéroïdes, qui ont toujours été pour la plupart trop petits pour avoir été un jour géologiquement actifs. On peut donc dire que l'histoire remonte à la même période que celle de la formation du système solaire lui-même. Je tiens dans ma main un caillou qui a au moins 4.5 milliard d'années. A l'autre bout de l'échelle reliant l'état de permanence à celui de l'évanescence, se trouvent les fleurs. Quelquefois, comme je le fais avec mes cailloux, je présente à mes élèves un bouquet de pâquerettes, de pensées ou de capucines et je demande à chacun de prendre quelques fleurs. Les couleurs, la douceur et le parfum exercent sur eux un charme et un intérêt immédiat. Je leur demande de respirer intensément le parfum de leurs fleurs (parfois je fais de même avec le caillou quand celui dégage une odeur). A l'inverse de ce que nous voyons et entendons, ce que nous sentons, touchons ou goûtons, ne se situe pas à distance. Ce que nous respirons fait déjà partie de nous, il est en nous. Lorsque vous sentez une fleur, la fleur entre en vous. Même chose avec le caillou, lorsque vous le touchez, le caillou vous « rend » ce toucher. Tenir un caillou ou une fleur, en utilisant ses sens, est comme tenir la main du monde lui-même, sauf que pour ce dernier, nous ne pouvons pas le laisser aller à notre guise. Grâce à nos sens, nous sommes toujours en osmose avec le vaste monde. C'est au moins une façon concrète de réfléchir sur l'interconnexion nécessaire, qui se fait à tout moment, entre une forme de vie et une autre, mais aussi avec le monde au sens large du terme ; et il est certain que de penser aux fleurs de cette façon est plutôt inattendue!



L'air lui-même n'est pas quelque chose de neutre. Il transporte de nombreux spores, de tous petits insectes et d'autres formes de vie animale, des charges électriques, une diversité de polluants chimiques et même, encore une fois, de minuscules fragments venus d'autres mondes sous forme de poussière de météorites.

Finalement, à chaque inspiration l'air vient former un lien de plus qui me relie à l'univers tout entier. Le philosophe et magicien David Abram, nous suggère de ne plus dire que nous vivons « sur » la Terre mais plutôt « en dedans », parce que c'est ce que nous faisons : nous vivons au fond d'une mer d'air, formée par l'atmosphère et nous sommes en constante relation, dans tous les sens du terme, avec le monde dans sa globalité à chaque fois que nous respirons.

Le goût est un autre sens qui demande un acte physique d'incorporation. Nous ne pouvons rien goûter sans mettre à l'intérieur de nous-mêmes - sans faire « communion » avec. Ainsi chaque aliment, quel qu'il soit, est une sorte de lien

qui nous unit au monde (et, si vous réfléchissez aux différentes étapes de la digestion, qui recrée le cycle de la vie). En mangeant des aliments familiers quotidiennement, il est difficile de garder ceci en tête. Pour parvenir à en prendre conscience, il est nécessaire de manger quelque chose d'inhabituel, quelque chose d'un peu perturbant, quelque chose dont vous garderez le souvenir

pendant un petit moment.

A ce stade, j'invite mes étudiants à manger leurs fleurs. Après tout, ils sont là devant moi, tenant leurs fleurs, elles ne vivront pas longtemps de toute façon. Je prends soin de n'amener que des fleurs comestibles qui ont poussé sans engrais et autres pesticides. « *Mangez votre fleur* ». C'est toujours un moment intéressant. En général, la moitié du groupe s'exécute.

J'en mange moi-même un peu pour leur prouver que ce n'est pas instantanément mortel. Je n'insiste pas. La chose la plus importante, encore une fois, c'est la nouvelle dimension que prend le seul fait de manger, c'est-à-dire que ce n'est plus uniquement un acte de nutrition qui se ferait dans un contexte du « moi » et de l'assouvissement de mes besoins physiologiques, mais une sorte d'incorporation en prenant le monde à l'intérieur de soi ; encore une fois il s'agit d' « une mise en relation ». (J'ai en fait, des amis qui mangent de la viande pour cette raison, c'est à leur avis, une façon irremplaçable de communier avec l'animal).

Présenter les choses de cette façon, invoque une dimension sacramentelle. Je suis délibérément le modèle de la communion chrétienne : faire passer la coupe, prendre et manger sous une forme ritualisée qui affirme et qui en fait, recréer « l'unité du corps ».

Mon intention n'est pas blasphématoire, bien que j'admets flirter parfois avec certaines limites. S'approprier ces symboles culturels forts, même s'ils paraissent un peu extrêmes, est une méthode d'enseignement efficace. Ce très « théologique » malaise, nous ouvre sur quelque chose que nous n'aurions peut être jamais pu atteindre.

Le caillou (que j'invite tout le monde à emporter et à garder sur son bureau ou dans sa poche comme une sorte de pense-bête), et la fleur, appréciée pour sa beauté et son parfum et qui a été consommée, servent d'aide mémoire ritualisé d'une communauté ou d'une unité. Ainsi, il est une re-évoquant sacrée de ce qu'est notre vie sur Terre et des relations que nous entretenons avec elle. Et cette unité formée avec la Terre, qu'Abram appelait la communion originelle, est à la fois fondamentale à la vie de chacun, aux origines de l'humanité et à la vie elle-même.

A première vue, il semble impossible dans nos salles de classe d'arriver à entrer en osmose avec les autres créatures sauvages vivantes, et ce, parce qu'elles n'y sont pas présentes. D'ailleurs nous n'aimerions pas inviter des ours, vautours et autres orques dans nos lieux même si nous en avons la possibilité.

Les histoires que j'ai racontées jusque là ne comportent pas d'animaux, et pourtant ces derniers sont essentiels. Ce sont avec eux que nous (peut-être surtout les jeunes enfants) pouvons le plus facilement et le plus rapidement nous identifier - plus facilement en tout cas qu'avec, disons, un météorite- car ce sont eux qui peuplent nos paysages et nos rêves. Nous en avons également sûrement besoin, cependant il n'est pas évident de savoir comment les évoquer à l'intérieur (rappelez vous) de l'école même.

Il y a cependant certaines façons d'y parvenir, au moins partiellement. Nous pouvons par exemple, penser à certains aspects habituels et spécifiques de « notre » monde mais ce, du point de vue d'un animal en particulier. Prenez le faucon ou le vautour, si omniprésents sur nos autoroutes. Que voient-ils? La réponse est qu'ils voient la même chose que nous : une façon rapide de se déplacer (les larges couloirs de l'autoroute crée des vents favorables et des colonnes d'air chaud qui permettent de se promener) et de la nourriture bon marché en abondance (les animaux tués sur la route). Cette perspective place notre conduite sur autoroute dans un contexte un peu plus important, n'est ce pas ?

Mais encore une fois, nous parlons d'idées issues de nos pensées et pas de la présence réelle de l'animal. Pouvons-nous faire plus ? Je pense que oui. Je propose alors l'idée que des animaux sauvages (autres que nous) vivent ici, tout près de nous, qu'ils sont si présents que nous ne les voyons plus, où lorsque nous daignons les

remarquer nous en avons peur. Je veux parler des insectes et des araignées. La plupart d'entre nous voudront bien admettre que ces « petites bêtes » sont parmi nous en permanence. Au moment même où je tape ces lignes, une petite araignée apparaît et disparaît derrière une de mes piles de livres et de papiers. Les fourmis courent sur le sol et une petite mouche de mai, telle un ornithoptère, bourdonne doucement (j'ai changé la moustiquaire de ma porte hier et ces visiteurs ont eu l'occasion de rentrer). Pour ma part, je les accueille avec plaisir la plupart du temps, mais même lorsque ces petits invités ne sont pas les bienvenus, ils persistent à vouloir s'infiltrer. Souvent, nous ne connaissons rien de la vie des insectes qui nous entourent, où bien, nous les trouvons contrariants (se faire « embêter » est une expression qui en dit long). Cependant, une toute petite réflexion nous permettrait de les aborder sous un autre angle. Imaginez maintenant l'effet produit, alors que vous pensiez être seul et que vous découvrez qu'il y a quelqu'un d'autre et que ce quelqu'un d'autre est peut être en train de vous regarder. Le philosophe G.W.F Hegel a soulevé l'idée que la conscience de soi n'est pas et ne peut pas survenir quand nous sommes seul, mais seulement et nécessairement lorsque nous sommes avec les autres, ou du moins quand les autres sont, pour ainsi dire, avec nous. Nous nous voyons la première fois à partir d'un point de vue autre que le notre. Lorsque nous avons admis cela, n'est-il pas possible d'admettre qu'autre chose de similaire puisse être vraie ? Que juste autour de nous, il y a d'autres consciences ayant connaissance de notre présence alors que nous n'en avons pas de la leur, et ce, alors que nous sommes assis dans nos intérieurs douilletts affairés à nos tâches quotidiennes et à nos petites préoccupations. Une araignée nous apparaît avec une forme de conscience, telle une autre présence, un co-locataire de

ce que nous pensions être notre espace, un être vivant indépendant, qui grâce à son point de vue nous permet de nous voir sous un autre angle. Nous prenons alors conscience de nous même sous une dimension complètement nouvelle et inattendue, jouant notre propre personnage sous un jour différent.

Tout ceci n'a servi qu'à introduire la dernière carte que je vais poser. D'abord je me révèle. Il s'avère que je suis moi-même un cousin de ces insectes. Un des premiers totems non humain auquel je m'identifiais était un faucheur.

Presque chaque matin lorsque je suis en camping, un faucheur vient me tourner autour puis me grimper dessus, et ce, que la moustiquaire de ma tente soit mise ou pas. Je me sens alors comme un grand échalas qui se dirige vers le faucheur dégingandé. D'ailleurs, moi je suis moi-même un faucheur... donc tout va bien. Je continue en expliquant aux gens que les faucheurs sont des insectes inoffensifs pour l'homme, nous ne piquons pas, (dire que nous sommes extrêmement venimeux est ridicule, bien que quelquefois nous ne regrettons pas cette réputation), nous ne faisons pas de toile, etc....

Avant d'entamer mon discours, j'aurais fait le tour de la classe pour voir si je n'aurais pas trouvé quelques faucheurs ou araignées. J'en trouve la plupart du temps. S'il n'y en a pas j'aurais été en dénicher quelques uns dehors que j'aurais alors invité ; ensuite je demande aux élèves de chercher autour d'eux, sans quitter leur place, et d'essayer de trouver une araignée ou un insecte quelconque. Ne les bougez pas et surtout ne les blessez pas ; observez juste ce qui se trouve autour de vous. Plus tard, il se peut que nous devions en ramener un que j'aurais trouvé à l'extérieur. Ici, ce n'est pas seulement une expérience en pensée. Nous n'essayons pas de comprendre le point de vue de l'araignée d'une façon théorique mais selon des faits. Les insectes sont ici, ils savent où vous vous trouvez, même si

vous-même ne savez pas où ils sont. Je veux que vous essayiez de les trouver et que vous fassiez connaissance avec eux. Cherchez leurs pattes filiformes qui dépassent de dessous nos chaises et de derrière nos rideaux ou bien...d'où ? Où iriez-vous si vous étiez une araignée ? Quelquefois certaines d'entre elles, sortent à ce moment là et je les prends sur ma main ou mon épaule. A chaque fois, le défi de chacun est d'en trouver de nouvelles et aussi bien sûr, d'arriver à se voir soi même dans cet espace occupé par tous et ce, à travers des yeux différents.

Il est clair que je ne parle pas de ramener des araignées ou autres insectes, enfermés dans des bocaux ou des aquariums, dans le but d'en faire un sujet d'étude : ce qui peut cependant être approprié dans le cas d'études scientifiques, ou encore dans le simple but de les observer. C'est une expérience de type philosophique, pas un exposé. L'objectif est de prendre conscience de la modification de notre notion de l'espace, alors qu'on réalise que d'« autres déjà présents » cohabitent avec nous, dans le lieu même où nous étions pourtant sûr d'être seuls. Le monde naturel n'est pas qu'un objet d'étude contrôlé, sûr et distancé, mais il est au contraire aussi proche de nous que peut l'être l'araignée qui pond ses œufs en ce moment sous notre chaise. Savoir observer correctement peut être très agréable et très rafraîchissant, j'ai vu des groupes de personnes le faire avec un grand enthousiasme. Les adultes sont parfois un peu plus lents, ou leurs réactions peuvent être parfois plus nuancées, mais pour tous, d'une façon ou d'une autre, l'expérience aura ouvert une nouvelle fenêtre dans leur esprit.

Que veut dire « devenir sauvage » ? En partie, c'est juste avoir le sens (dans la définition presque littérale du mot « sens », un sens pratique et quotidien) de notre cohabitation sur cette planète avec une diversité d'autres formes et de type de consciences, de « centres » de changement

de la dynamique, et ce dans l'*ici et maintenant*. C'est reconnaître que notre propre forme de conscience (notre propre animalité par exemple) nous échappe. C'est le sens trouble de « l'Autre », inattendu, imprévisible et qui suit son propre cours, sachant que ce cours est, de façon quasi insaisissable, le notre aussi. Je pense que l'enseignement peut « devenir sauvage » et ce, dans un contexte des plus conventionnels. Je ne propose pas quelque chose d'aussi sophistiqué ou problématique qu'un « programme d'éducation environnemental » spécifique. Ces activités sont au contraire un moyen de déranger et de renverser les conventions au sein même de leur centre nerveux. J'ai tenté ces petites expériences sur un public de professeurs à l'occasion d'une conférence internationale de philosophie. Je voudrais insister sur la nécessité d'appliquer ces propositions qui sortent quelque peu de l'ordinaire : elles doivent faire nécessairement partie de toute éducation environnementale et de tout enseignement quel qu'il soit.

Tout ce que j'ai décrit ci-dessus est facile à mettre en pratique, au moins d'un point de vue des ressources, de la préparation et de la formation. L'effort à faire est du côté conceptuel. Apporter toutes ces choses en classe demande à ce que nous repensions notre rôle d'enseignant. Pour ré-invoquer l'animalité chez les autres, vous devez être vous-même à l'aise avec la votre. De même, pour être capable de parler de vos totems avec les autres, sans parler de la manipulation des araignées (ou son analogie pour vous) vous devez avoir fait intégré à votre audience que les frontières entre les êtres humains et la nature sont plus perméables que notre culture nous laisse entendre. Pour pouvoir se mouvoir avec aisance dans les « sphères religieuses » - par exemple, en invoquant délibérément le modèle de la communion - vous devez être prêt à franchir des limites avec lesquelles vous n'êtes pas forcément à l'aise, et même, être prêt à devenir une

sorte d'innovateur spirituel dans sa forme la plus modeste, et ce dans une culture qui a tendance à apprécier une forme de spiritualité plutôt normalisée et sûre. Vous devez être prêt à redéfinir l'espace de la classe, en laissant pénétrer un aspect naturel dans cet espace qui pour commencer était si ordonné, désincarné, complètement humanisé. Vous devez prêter attention de façon concrète à la conception de l'espace lui-même et à l'effet qu'il produira. Tout ceci pour résumer demande de la part du professeur une présence différente, de celle bien trop familière, du professeur aux méthodes didactiques. Ainsi, aussi surprenant que cela puisse paraître, encourager l'éducation environnementale sous cette forme peut finir par nous faire reconsidérer le rôle et la fonction de l'enseignant. Je pense que c'est une belle implication. Les philosophes environnementaux pensent depuis longtemps que l'éthique environnementale a en elle le potentiel de faire changer l'éthique en générale, ainsi peut-être, n'est-il pas surprenant que la même chose puisse être vraie dans la relation entre l'éducation environnementale et l'éducation en général. « L'esprit nature » a tendance à se ramifier et à se complexifier, c'est la raison pour laquelle nos habitudes s'en trouvent perturbées, et c'est la raison pour laquelle nous en avons tant besoin en ce moment.

**Anthony Weston** enseigne la philosophie et les études environnementales à l'Université d'Elon en Caroline du Nord. Il est l'auteur de plusieurs livres, dont *Back to Earth : Tomorrow's Environmentalism* (Temple University Press, 1994), et l'éditeur de *An Invitation to Environmental Philosophy* (Oxford University Press, 1998).

Ce texte est une version réduite d'un article publié sous le même titre dans le *Canadian Journal of Environmental Education* (2004) et paru dans le livre de

Scott Fletcher *Philosophy of Education 2002* (Urbana, Illinois: *Philosophy of Education Society*, 2003) sur la base d'un atelier tenu en 2002 à l'occasion de la conférence *The Philosophy of Education Society* à Vancouver, British Columbia.

Traduit de l'anglais par Raphaële Crano Thompson

### Notes

1 David Abram, *The Spell of the Sensuous*, New York: Pantheon Books, 1996.

2 Elliott Eisner, *The Educational Imagination*, New York: Macmillan, 1985.

### References

Abram, David. *The Spell of the Sensuous*. New York: Pantheon Books, 1996.

Dewey, John. "School and Society" in Martin Dworkin, ed., *Dewey on Education*. New York: Teacher's College Press, 1959.

Eisner, Elliott. *The Educational Imagination*. New York: Macmillan, 1985.

Hutchison, Robert and Andrew Graham. *Meteorites*. London: Natural History Museum, 1994.

Weston, Anthony. "Instead of Environmental Education" in Bob Jickling (ed.),

*Proceedings of the Yukon College Symposium on Ethics, Environment, and Education*. Whitehorse, Yukon: Yukon College, 1996. An abridged version of this article appears as "Deschooling Environmental Education," *Canadian Journal of Environmental Education* 1, 1996.

Weston, Anthony. *Back to Earth: Tomorrow's Environmentalism*.

Philadelphia:

Temple University Press, 1994.

Weston, Anthony. "Non-anthropocentrism in a Thoroughly Anthropocentrized World." *Trumpeter* 8:3, 1991, pp.108-112.

